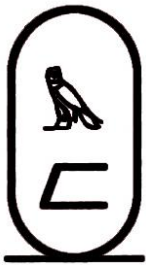


Germain COUPET

PIERRES TENDRES

Poèmes



© Germain COUPET

1^{ère} édition : octobre 1996

2^{ème} édition : mars 2002

À Marie, Pascal, François

IMMENSES MOTS

*Immenses mots dits doucement
Grand soleil les volets fermés*

Paul ÉLUARD
La Halte des Heures

BROUILLONS

I

Ile de France
nid de l'enfance
hier de l'histoire

Longs murs
échos de mes roues
chaudes odeurs d'étables
hauts portails délabrés
des grandes fermes d'autrefois

Alouette jaillissante
à l'entrée de la plaine
inoubliable bonheur
pied à terre
du chant immobile du midi de l'été

II

Rives sombres
où des rêves perdus de chairs pâles
et des rires graves
s'éclaboussaient au clair de lune

Âcre saveur des feux
couvant sous la brume
des matinées grises et mates

Ocre trouée d'éternité
quand la flaque du sentier
reflétait l'éclat du bleu

III

Un prénom crié
que la pierre seule déclinait

C'est d'elle que j'ai appris
qu'il ne suffit pas d'aimer pour être aimé

Un discours de timide
à l'ourlet des lèvres

Sur le chemin de la femme
j'avançais masqué de mots

Combien cruelle
fut la chanson du mal aimé
en son premier couplet

IV

Soir rougeoyant de décembre
au fond d'une rue en pente
abandon des genoux fléchis, des mains jointes
cœur et lèvres habités par la parole de l'Autre

Écriture devenue paraphrase inspirée
vertige du visage inattendu de l'amour
conscience étourdie d'une présence inconnue
appel si proche et si implacable

Derrière la clôture des jardins anciens
attente balbutiante devant la flamme
dans les chapelles aux parquets trop sonores

Avenir arraché à la volonté
liberté fascinée par un modèle parfait

V

Tu étais un matin d'été
sur l'autre rive
et les bras tatoués des digues
te criaient trop tard
" Ici la France "

En débarquant
tu sentais confusément
que tu étais du mauvais côté
et l'arme chargée te brûlait déjà les doigts

Tu casernais dans un lycée
sur les terrasses ouvertes aux tiédeurs nocturnes
le vent du sud troublait ton corps innocent
tu buvais et fumais ferme
et parlais haut et fort

Étudiant ou professeur
soldat ou soudard
clerc ou laïc
qui étais-tu
ballotté au gré d'une Histoire
devenue folle de mensonge et de violence ?

MANUSCRITS

I

Joie des premiers beaux jours
des fenêtres ouvertes
des robes claires
et des parfums dans la poussière
Danse des grains de lumière
du rayon qui frappe l'étoffe
et tiédit l'épaule et le bras

La réunion ronronne
mais les murs crient
des jeux des enfants
en-bas
dans la rue étroite

Je rêve de vieilles pierres
au fond de jardins abandonnés

Quand cessera donc le grand tumulte du monde ?

II

Appels oubliés
du clocher au bord du ciel
à midi
la rue vide et blanche
au pied des monuments anonymes

Alors mes lèvres ont longuement frémi

J'ai crié à ta face le mot nu du poème !

III

Esprit de poème
sous les cendres
de l'écriture du désir

Dans la lettre écrite
et jamais envoyée

Quand deux mots ruissellent de sens
à leur première rencontre

Quand deux mondes s'embrassent
dans l'éclair de leur accord

Si un Je et un Tu
se parlent enfin
le langage de la terre

IV

Des portes claquent
libérant cris et musique
et des pas familiers qui s'approchent

La flûte étire sa mélodie limpide
écho des rires et des orages des siècles

Geste lent de la main
voix sourde de l'écrit

Laisser lentement les mots monter
et couronner toutes choses de leur lumière

Paix du soir
la vendange du jour presque achevée

V

Les mots tournent dans la tête
montent aux lèvres
et démangent bientôt les mains
il faut s'arrêter
pour libérer l'éphémère
qui vient de naître sous les doigts:
un poème, c'est aussi un peu de temps
volé au patron, le long des buissons

ÉPREUVES

I

Sur la terre encore chaude
la page fanée d'hier
jette une ombre grotesque

Il n'y a pas d'arrière-monde
sous les jupes creuses des fillettes
au bout du désir dénudé

Toutes les clés sont en toi
rien
dans les étreintes somnambules
dans l'ivresse des livres rêvés

II

Pourquoi faire retomber sans cesse
le seau au fond du puits de l'enfance ?

Pendu à la chaîne rouillée des ans
il n'apporte pour toute vérité
que quelques gorgées d'eau morte
pour renaître à soi-même

Qui regarde dans cette béance
rêve plus d'hier que de demain
et croit voir
toutes archives effacées
jusqu'au ventre de sa mère

Puisatier emmuré
dans le vagin
de sa tombe

III

À quelle date déclinera
l'éternel été de l'enfance
et quel calendrier dira jamais
l'équinoxe de la vieillesse
et la solitude de la dernière saison ?

À fond de mémoire
crèvent les carapaces sans nombre
des êtres commencés et jamais achevés

Il faut vivre dans le chantier des vies essayées
sous les pierres des souvenirs

IV

Dans l'au-delà des jours
il y a le sourire glacé du dérisoire

Toutes les fleurs se fanent
à l'ombre sèche
des colonnes brisées
et seul le noir des cyprès
croît dans la terre immonde

À quoi bon l'aube
si la torpeur du soir tombe sur les pierres ?

V

Pierre, bois, tissus, lumière
attendre et se taire
seul avec le Seul et le Silencieux
obscurément

Refus de reprendre la place offerte
et de redire simplement

Oui

Toi

Pourquoi ce tremblement du sens
ce hiatus entre les mots
mis en croix
dans le livre à claire-voie ?

BON À TIRER

I

À Janine

L'ellipse de nos vies sages
se hasarda un jour
à la croisée des rues

L'éclipse de nos visages
nous éclaira trois fois
joue contre joue

L'oubli de nos virages
pour avancer toujours
sans vraiment se perdre

Au risque de ce village
en ce pays d'étrange absence
tu habites mon exil

II

Ni masque
ni mensonge
mais naissance tardive

Baptême au second prénom
legs d'une parente d'un jour
appel à la cousine du rêve

La mère sans père
récrit son nom
avec le patronyme tronqué
une seule initiale en son cœur

L'autre signature
jumelle virginale
attendait là
si proche
derrière la virgule

Identité éparse
choisie sur le papier
du premier acte

III

À Alain Bouillet

Clignements du temps
espace cadré de blanc
du regard qui construit

Quêtant le sens nouveau
lignes et couleurs
basculent l'horizon
frontière indécise
entre ciel et terre
du même et de l'autre

Miniatures de chair
où s'abolit la matière
quand la courbe s'enroule

Désirs de lumière
dans l'espacement de l'être
à la brèche des corps

Utopie
du fragment total
et de l'ombre transparente

IV

Le vieux pont est rompu
il faut remonter le cours
pour passer à gué

Croisement si simple
de deux voies qui se mêlent

Rencontre profonde
du chemin de terre
et des chemins des eaux

Mariage joyeux
de la route des hommes
et de l'éternel jaillissement

Plongeon dans l'onde fraîche
caresse du flot féminin
baptême des pieds nus
pour la pureté du pèlerin

V

Chuchotements

du vent et des eaux

chant des oiseaux

nos mots

sont le pâle écho

des bruits et des cris

des origines

Par la brèche des lèvres

sourd l'enfance muette

s'engouffre le plaisir perdu

du premier baiser

sevré de la mémoire

FRAGMENTS DU SILENCE

GUET

D'ici à l'arrière-pays
la faille noire des espaces stériles
entre veille et lendemain
la lumière mortelle des heures

Ne vois-tu rien venir ?
Chaque jour est-il sans levain ?

Vertige de l'oiseau
vu de la fenêtre d'enfance

Lucidité des paupières coupées
pour habiter les lointains

Accommoder l'infini
nul obstacle au regard
dans les chemins de pensée

Ligne au dire dénudé
seule réponse au vide

Barreaux sciés
texte justifié par d'égales blancheurs

LABOURS

Des pions jetés
sur des damiers en souffrance

Voix enhardie
qui accueille le soir
trop plein du néant

Un feu d'automne
devant les grilles
les mots s'accompagnent eux-
mêmes

Ruban pali accroché aux buissons
seul message
pour cueillir un jour les origines
au bout des doigts rouillés

Premier sillon
d'un labour profond d'octobre

MOT PERDU

Sur la ligne de crête
beaux titres
qui ne tiennent pas leurs promesses

Avant la lettre
le diamant de l'évidence
la mise plus belle que le gain

Fermé par la serrure de la bouche
le préau brisé du cœur

Comme des pierres gélives

TOUNDRA

Rideau baissé
mains sur les yeux et les oreilles
l'index croisé aux lèvres

Là-bas
chair à statue
la femme blanche pliée en cœur
hors-jeu à venir

L'eau et la pierre
dans le même lit
immuables

L'Amour glacé
long fleuve sibérien;
à la débâcle du printemps
il emplit les marécages
la source sud dégelée avant l'embouchure

Si loin
pour écriquer les corps
d'épaufures tenaces
et laver les poussières de l'été

ODYSSÉE

Femme miroir
comme montagne et rivière
en mémoire confondues
rochers mariés
sur la plage de sable écrit
étoile éteinte dans l'épaisseur du
temps

Le oui et le non
dans l'œil du cyclone
leurre des chemins ouverts
qui se croisent à jamais

Ciel ou terre
lequel est le mirage ?

Bateau-phare
le voyage qui bégaie
le marin prisonnier des amers

SAGESSE

Lao-Tseu

Parle peu
laisse aller
un grand vent ne va pas plus loin que le matin
une averse finit avec le jour

Sois vide, afin d'être rempli
possède peu, ce peu fructifiera
beaucoup, ce beaucoup se perdra

Qui sait ne dit pas
qui dit ne sait pas
mieux vaut que le poisson demeure en eaux profondes

Ce qui est à fermer
il faut d'abord l'ouvrir
plie-toi en deux, tu resteras entier
incurve-toi, tu seras redressé
le souple vainc le dur, le faible vainc le fort
car le vrai a le son du faux

Émousse tout tranchant
dénoue ton écheveau
unifie toute lumière
mêle toutes poussières

Là réside l'Identité mystérieuse

UNTITLED

À l'oubli du feu du jour
il y a ni temps ni lieu pour écrire

Fouillis des fils tendus
et des traînées d'avions
mitages des terres
hachures des cartes
brouillage des ondes

Tu ne graveras jamais ton épitaphe

Sans titre
est le nom de toute page

PATIENCE

Odeurs d'enfance
semblant d'éternité
perpétuel recul de la vieillesse
dans l'arrière-monde des instants perdus

Attendre son heure
rayer et gommer
pour un seul aveu incident
qui sauve du naufrage

Derrière la porte verte
sous les racines
creuser le centre
convaincre l'intérieur

Par éclair
le chemin du vrai
illusion tout le reste

Encore un peu de temps
pour la terre aux nuits vulnérable
mais rien ne changera jamais du passé

SATORI

Derrière les pas, l'herbe se relève
et se fige

De longues minutes échappées
des milliers de mètres entre les hommes

Assis au sol, la lumière en face
bruit blanc du fond des âges

Regard brut
être là, avec les choses
insecte muet
vie naïve
flot du ciel stoppé
terre nue contre maison pleine

Corps plâtre sec
mots immédiats
et stylo vide

MURMURE

Une lèvre qui avoue
l'autre qui renie
chant étouffé d'évidences secrètes

Cette main de feu illumine
celle-là éteint d'un repentir

Clamer et celer
en une seule voix mêlés
écho des jours amers

Dire et taire
dans un même trait détruits
cri d'hier trahi
comme une feuille qui tombe

Qu'à la mort du poème
le silence
réponde encore au poème !

LA DÉRIVE DES MÉMOIRES

*Nous errons auprès de margelles
dont on a soustrait les puits*

René Char
Fureur et mystère

SEMENCE

Orage sec
ivresse du sommet
qui parle ?
Entre deux mers
à quel flanc se vouer ?

Gravité
le plus court chemin
le mot le plus dense
sur le cahier vierge

À la pliure fille des bassins versants
avant la naissance liquide
le cri que les vents dominant

Source captée
méandre capturé
déjà fleuve fils aveugle
déluge barbare de salives mêlées

Nuage d'été
silence du flot
un berceau près de la rive
Nil ou Jourdain
gouttes jumelles
Rhin ou Danube
Saône ou Loire

Partage des eaux
frontière des cieux

CHANAAN

I

Héritage d'Abraham
terre indivise de la trinité
d'Isaac, d'Ismaël et de Jésus
domaine maudit
d'une promesse insensée
paix toujours trahie de la cité céleste

*J'y fut jadis pèlerin de l'ailleurs
j'ai déchiffré dans les rouleaux du Livre
les lettres carrées du nom imprononçable
j'ai foulé le gué
où Jacob étreignit l'Ange-Femme
j'ai gravi les montagnes sacrées
j'ai marché au désert vers le puits d'eau vive
j'ai secoué le soir la poussière des chemins*

II

Coin du divin
enfoncé dans la carte
clé de voûte instable
du porche des nations
muqueuse du fond de notre mère
avortant des peuples

*J'ai bu le vin des noces
mangé le pain multiplié
écouté la parole en toutes langues
j'ai dormi de fatigue sous les oliviers
j'ai vu l'ombre de la Croix
envahir lentement les toits de la ville
j'ai mis la main dans le trou du gibet*

III

Sépulcres violés dans le champ du potier
hommes-moutons
femmes rasées et nues
holocaustes d'enfants
portant tous les péchés du monde
pour chaque pierre
ruines entassées
de toutes les Babels chancelantes
jardins stériles de l'Histoire
où l'exode du vaincu
ne livre pas Chanaan au vainqueur

*Cieux sanglants ouverts
criant la mutité de Dieu*

SOUK EL KHEMIS

À Marie-Renée C.

Des bidons
ils font des maisons
et même des villes
de dérision

Au marché du jeudi
l'un vend
des clous tordus et rouillés
l'autre
des caleçons d'occasion
et même l'une
des épaves de pain
pour trois fois rien

L'écrivain public
oreille et main
accroupi dans un coin
joint
comme dans un miroir
deux lèvres voilées à un corps exilé

Ils vivent
de l'écume de notre richesse
jetée sur la plage d'en face

Mais leurs frères
dans leurs montagnes bleues
nous vendent très cher
leur liberté de pauvres
au prix de notre mépris
avec cent trente années
d'intérêts
capitalisés

PORTULANS

Mers et océans sont un seul et même fleuve
qui jumelle
toutes les villes veuves

Havres cités mutilées
de vos doubles lointains
où vos boulevards renaissent
à la sortie du gué

Les navires butinent
toutes les rives terrestres
passeurs nonchalants
d'une berge à l'autre

Un peu de temps humain
sépare seulement
l'orient de l'occident
l'austral du boréal

À chaque voyage
un mauvais sommeil
et quelques soleils
ceinturent l'horizon

Couple de deux ports
dans l'ancien et le nouveau monde
couple de deux corps
unis par les eaux profondes
couple de deux morts
dans le linceul et dans l'oubli

Où était le départ
où sera l'arrivée
dans la lente dérive des mémoires ?

EAUX BLANCHES

*Berechit bara elohim
et hachchamaïm veet haarets*

(Genèse 1, 1)

DÉPARTS

L'herbe froissée à l'aube
sous les pieds du promeneur
au loin
l'est si clair
derrière les broussailles humides

Le long du sentier
des paroles
détachées de la paroi

Rumeur urbaine
là-bas
où s'étouffe le cri fragile

Solitude précaire
le souffle court
au gré des vents

Marche à l'estime
vers des soleils bas
par des chemins pierreux

Du matin bleu au soir rouge
longues îles qui se cachent
plaine, mer ou désert
archipel au verbe aboli

S'orienter, s'occidenter
terres au nord
mers au sud

Il y eut un soir
il y eut un matin

Faute de mieux
et deuil fait
quelques pas muets
vers la fête solitaire

Aube intime
après le faux départ
de la maison d'enfance

EAUX BLANCHES

Herbes coupées
odeurs naissantes
aux vents humides
dès l'aube des pas

Le chemin est ruisseau
le vallon est lac d'hiver
la pierre se souvient
de l'écho de la pluie

Rivière d'enfance
jaillissant au pied d'un pont
nul n'en savait le cours
derrière l'arche obscure

Eaux courantes
eaux dormantes
intermittence des sources
ni montagne ni vallée
pour les mélodies secrètes

Sèves vives
chevelure de racines
chemins lactés
où s'abreuvent
l'enfant et l'amant
l'arbre et le cadavre

Dans un même jour
dire
l'eau première
au cœur de la montagne
et la dernière haleine
au ventre des abysses

VOYAGE D'HIVER

I

Qui n'est malade de son passé ?

Brèves heures

d'un retour

au pays jadis

Ouverte par deux piliers de pierre

une large allée d'arbres frères

et entre les hautes futaies

la lanterne des morts

Au sol, dans la pièce vide

les grandes ogives couchées du soir

les ombres dures

de l'arche double

Laure d'une chambre nue

clairière dans la forêt des hêtres

II

Tant d'inconnus
derrière les portes anciennes

Tous les visages
ont baissé leurs paupières

Traces effacées
souvenirs sans repère

Trop de signes
dans le jeu de piste du désir

Les vivants ont trébuché
les non-nés ont grandi

Il est introuvable
le trèfle à quatre cœurs
ombilic mal cicatrisé

Le long des chaussées
roulent des idées orphelines

III

Îles de nuages
traversées d'oiseaux secs

Roses noires
d'une aube désespérée

Mains que tenait l'enfant
crispées dans la nuit
comme une chaîne trop tendue

Marcheur du dernier voyage
jardinier de novembre
cesse ta lecture
des télégrammes de granit

IV

Les maçons démolisseurs vont venir
cortège boiteux et volubile
parti à la rencontre
tôt ou tard

Un orchestre s'accorde
pour des débuts de vérité
quelque part
on entonne l'hymne
du midi païen

Plaintes trop vives
d'un angélus d'adieu
métal fêlé
au cœur nu d'un campanile

Anecdotes stériles
jours fermés à la mémoire

Des paroles échouées
nommées éperdument

V

Nul temps habitable
dans la cage des méridiens

Entre les clochers querelleurs
des aurores salies
et mon ombre, seule compagne

Au revers de la veste
une même question cachée depuis toujours
" et pour toi, qui suis-je ? "

Au creux du voyage d'hiver
se tourner vers le mur
et sous le masque
parler de soi

En haut
pour sortir du cercle de glace

ALLUVIONS FUTURES

Nul retour, nul arrêt, nulle incertitude
le fleuve coule de la bouche au delta

Ni remords, ni révolte, ni folle impatience
l'instant blanc miroite à la crête du flot

Sans désaveu, sans mensonge, sans répétition
chaque mot vient, demeure, et va à son heure

Là-haut des souvenirs
ici des sensations
là-bas des espérances

Tout a été préparé
rien ne s'oubliera
le chaos s'informe pour toujours

Jamais la pierre ne remontera
ni les eaux n'ont rebroussé
personne ne se renie
chacun suit sa pente grave
et creuse son lit
dans la vallée de l'ombre

Vois le naguère qui t'a porté
voici le maintenant dans le bruissement du sang
voilà qu'arrive le plus tard

Ramper, flotter
la peur au ventre
jusqu'à l'espace sauvage

Après les biefs et les confluent
au-delà des ponts et des quais
au bout du chemin de halage
la source de tous les pas
l'océan du temps défait

PRÉSENTEMENT

*Même si tu aimes les fleurs,
elles se fanent ;
même si tu n'aimes pas les mauvaises herbes,
elles poussent.*

Maître DOGEN
Moine zen
XIII siècle

NAISSANCES

L'huis entrouvert
l'air vif s'engouffre

L'huis entrouvert
le cri s'énonce

L'huis entrouvert
la rosée te féconde

L'huis entrouvert
l'être est au-dedans

L'huis entrouvert
la lumière m'inonde

DESTIN

Constellations

pointillés imaginaires
sur la page noire
pierres clairsemées
hors du tapis rouge

Aux poignets

les menottes du sablier
d'un côté la plume
de l'autre la sébile

Jeudi minuit

au semainier de l'éphémère

Les lauriers sont coupés

la tête restera nue

Sous la paupière des nuits

l'élève aux yeux trop grands
un miroir sur le ventre
précocement séduit

ATTENTE

Graines amères
racines noires
du soc trop souvent levé

Volonté capricieuse
terre et ciel irrésolus

Sous les pas
le sol qui recule

Enfance si brève
suite si longue

ENCORE

Toujours les mêmes eaux
sang, salive, larmes et semence
jusqu'à la moindre goutte

Toujours les mêmes cris
de l'enfant, de l'aigle, du noyé
dans la tourmente du désir

Toujours les mêmes mots
coupants, polis, usés
qui font le chemin sous les pas

Toujours le même livre
raturé, censuré, renié
sous l'encre à peine sèche

TAIRE

Monde sans ombre
ni bruit
ciel venu d'enfance
inchangé

Guillemets tardivement ouverts
et bientôt fermés
lettres muettes
en deçà des mots

Du bout des lèvres
du bout des doigts
des signes
déjà ultimes

SOIF

Debout

sur ses jambes

les bras levés vers l'envol

la menthe fraîche dans la bouche

suivre

le rythme juste du chemin

vers les réserves de silence

la vibration lointaine

les phrases de craie

qui survivent

Loin des rues ivres de moteurs

des citernes vides des églises

tourner le regard en dedans

graver la trace des heures

où la voix fut presque mienne

LIBRE

Plein air
pour les yeux murés
grand vide
pour les oreilles harcelées
jeûne de paroles
pour les lèvres impures

Brûler l'arbre mort
démembré par le vent
soigner l'oiseau blessé
dans la cage du corps

Toutes larmes bues
toutes offenses effacées
s'enivrer enfin
au miel amer
des silences heureux

ANNIVERSAIRE

À Jane et René R.

De père en fils
de mère en fille
le rivage unique
du fleuve intérieur
aux plis étoilés des corps

Enfant d'où l'on vient
grand âge où l'on va
mains désarmées
rien
qu'une petite voix
d'amour et de raison

BROUSSAILLES

Seul
sur le sentier
arpentant les matins du monde
doucelement mesuré au compas des jambes
aux griffures du cœur
et
chemin faisant
à tort
et à travers
à tort
ou à raison
la parole en dedans
le silence au dehors

MYSTÈRE

Montagne creuse
veines de la pierre
d'où sourd chaque syllabe

Livre du dedans
cœur de l'ultime blancheur

Crypte
Centre ventre
silence scellé

Grand secret
au vide du bloc mortel

Pyramide inachevée
non le sommet
ni la base
mais
le
labyrinthe

PASSAGE

Hier mort
demain non-né
aujourd'hui d'éternelle absence

Va et vient du souffle
peine ou joie sans cause

Inspirs, expirs
en même nombre
tenants et aboutissants
toujours à mi-chemin

Être la vague de la mer
le visage de la nuit
la rivière de cendres

OÙ EN EST LA NUIT ?

VEILLÉE

Des yeux anciens
un regard neuf

Sous la neige
le cerisier qui cède
le saule qui plie
sous la neige

Jeter au feu
les dernières allumettes
et, demain
la douceur de soie
d'une cendre froide

Chaque soir
sur les sentiers battus
aimer ses questions
non ses réponses

DEUIL

Doigts d'ivoire du vieil homme
libérés de l'attente

Tout redevenu
sable et cendre
vapeur et souffle

Ni plein ni vide
seulement la vie et la mort
sœurs jumelles

Rien que la graine
après le dernier pétale

MARGELLE

Où
quand
comment
la source affleure ?

Ouvrir
des yeux de chouette
tendre
des oreilles de chien fidèle
tenir ferme
la baguette du coudrier

Silence
chute de la pierre
mesure du puits

APARTÉ

Écrire

dans les marges

des phrases en squelette

Hésitation

au bord des mots

jetés aux visages

Ne pas troubler le sommeil du monde

la paix du brise-lames

sur la houle des jours

Ombre sautillante de la plume

flèche du souvenir

à contre-courant

saumon

bondissant vers la source

loin des ruisseaux cuvelés

MINERVE

Au désert
le vacarme des démons
le corps qui rue
toutes les échardes
plantées

Quelle est cette voix blanche
enracinée dans l'obscur
et cette attente
dans la salle des pas perdus
qui précède les ricanements ou les bravos ?

Un seul mot suffit
désormais
sans pourquoi
ni comment
ni combien
sinon se taire

Où en est la nuit
sous l'aile lasse de l'oiseau de sagesse ?

HERENOW

Quitter la hâte
apprendre la patience
simplement s'asseoir
dès aujourd'hui
dès cette place
au cœur de l'éternel

Mutisme sacré
et belle lumière
travail du trépas
au jardin de sérénité

Être le grain du sable
la goutte de l'océan
et
faire peu de cas
de la pente déclive
vers le fleuve qui va

Bienvenue et adieu
à chacun des instants

L'ILLUMINATION SILENCIEUSE

Maître Wanshi

Lorsque dans le silence tout mot est oublié
que le temps n'a plus de limite
que lumière et obscurité sont harmonie
alors
le Un passe le pas de la porte
le fruit mûrit sur la branche
et l'esprit merveilleux brille
comme les pins vêtus de neige
et les nuages enveloppant les cimes

Lorsque l'illumination silencieuse est parfaite
le lotus fleurit
le rêveur s'éveille
les rivières coulent jusqu'à l'océan
et seul ce silence
et seule cette lumière
enseignement inaudible
sont la réponse universelle

TABLE

IMMENSES MOTS

Brouillons	4
Manuscrits	9
Épreuves	14
Bon à tirer	19

FRAGMENTS DU SILENCE

Guet	25
Labours	26
Mot perdu	27
Toundra	28
Odyssée	29
Sagesse	30
<i>Untitled</i>	31
Patience	32
<i>Satori</i>	33
Murmure	34

LA DÉRIVE DES MÉMOIRES

Semence	36
<i>Chanaan</i>	37
<i>Souk el Khemis</i>	38
Portulans	39

EAUX BLANCHES

Départs	43
Eaux blanches	44
Voyage d'hiver	45
Alluvions futures	46

PRÉSENTEMENT

Naissances	52
Destin	53
Attente	54
Encore	55
Taire	56
Soif	57
Libre	58
Anniversaire	59
Broussailles	60
Mystère	61
Passage	62

OÙ EN EST LA NUIT ?

Veillée	64
Deuil	65
Margelle	66
Aparté	67
Minerve	68
<i>Herenow</i>	69
L'illumination silencieuse	70

Autres recueils :

RACINES CONTRE RACINES

Poèmes

2002

ANTHOLOGIES DU PRINTEMPS DES POÈTES

Inspection Académique et Conseil Général du Var

Les Cahiers de l'Égaré, Le Revest les Eaux (Var)

2000, 2001, 2002

Ouvrages de bibliophilie :

Librairie MATARASSO, Nice :

FRAGMENTS DU SILENCE

avec dix peintures originales d'Alain BOULLET

1990

BROUSSAILLES

avec une lithographie originale d'Alain BOULLET

1996

E.P.I.A.R. Villa Arson, Nice :

RACINES CONTRE RACINES

avec cinq lithographies d'Alain BOULLET

2000